

## John est à Raiford, en Floride (Automne 2013)

John est à Raiford, en Floride, et je vis en France.

Pour des raisons farouchement humaines, la vie m'a amené cette possibilité d'amitié, à prendre ou à laisser. J'ai pris, et depuis deux ans John fait partie de ma vie. Il est une personne à laquelle je pense. J'apporte ce qui se passe dehors à un humain drastiquement encadré dans son quotidien, je lui raconte l'extérieur, le quotidien, ces petites choses qui donnent vie et couleur à mes jours. Lui, il découpe aussi des articles, commente ses lectures, raconte sa journée, et pose des questions, demande des détails. Il aime la vie, quoi !

Lui rendre visite était pour moi une évidence, puisque j'avais créé un lien et que nous voici désormais amis. J'ai donc concrétisé dès que j'ai pu.

Ma visite s'est en fait répartie sur trois jours : un samedi, le lendemain dimanche avec autorisation spéciale (vue la distance), puis le samedi suivant.

Avoir « là-bas » un point de chute est assurément un énorme avantage. Comme Anna-Lena dont on a pu lire les témoignages, Ursula m'hébergeait (contacter Anna-Lena ou moi-même pour informations).

### **LE PREMIER JOUR :**

Belle émotion dès le réveil. John comptait les jours avant notre rencontre, mais ma vie ces mois-là m'avait laissé peu de temps pour anticiper cette visite pourtant attendue. Maintenant, m'y voici.

La large route est presque vide, puis voici des grillages, des bâtiments carrés faisant penser à un petit complexe industriel, puis la U.C.I., la *Union Correctional Institution* – Union étant le comté.

Il est 8 h passé de peu et six personnes font déjà la queue à l'extérieur du bâtiment d'entrée. Au début nous serons vingt femmes et un homme, mais d'autres couples et d'autres hommes arriveront au fil des heures.

L'entrée par la grille à gros barreaux se fait par groupes de cinq. Vérification de l'identité, prise de photo pour authentifier la photo du passeport, vérification des dix empreintes digitales, puis remise d'une feuille avec la photo de John et la mienne, et d'un numéro – un Sésame à validité permanente.

Deuxième grille, et pièce aveugle à droite : déclaration des bijoux (vérifiés d'un coup d'œil), présentation du document remis à l'entrée, vérification de l'argent – 50 dollars maximum, en autant de petites coupures que possible.

Porte vers une autre petite pièce, retirer chaussures et chaussettes, vérification des voûtes plantaires, écarter le soutien-gorge pour montrer que rien n'y est caché. La fouille est plutôt un palper, fait par une femme sur les femmes.

Troisième grille, court passage ouvert grillagé puis court passage couvert où des gardiens échantent la pièce d'identité contre une carte plastifiée. Passage au détecteur de métaux. Puis un gardien un peu costaud nous escorte pour la suite. Quatrième grille : exactement comme dans les films : « couloir » non rectiligne de grillage à hautes parois verticales, dessus en grillage, le tout surmonté de gros rouleaux de barbelé hérissé de nombreuses lames coupantes. Sans doute non électrifié dans le contexte. Un bâtiment sur notre gauche, dont les fenêtres sans tain permettent aux détenus de voir à l'extérieur, mais interdisent le regard vers l'intérieur. Ursula fait signe vigoureusement de la main vers le bâtiment : son mari la guette. Le lien affectif avec le correspondant se matérialise. Cinquième grille. Entrée dans le bâtiment « Parc des visites » - *Visitors' Park*. Nous attendons dans un petit hall, puis nous pouvons pousser la porte de la salle des visites.

#### Le Parc des visites :

Grande salle aux tables hexagonales en inox avec des sièges en inox soudés au pied de la table.

Assis à leur bureau les gardiens font les vérifications d'usage et attribuent une table à chaque visiteur. Numéro 7. Je suis émue. Je mesure aussi l'ampleur de ce moment, ce qu'il apporte et signifie pour chacun.

Une jeune femme sort des toilettes et nettoie très très soigneusement sa table et les sièges avec de l'essuie-tout, même si le tout semblait propre. Sans doute sa façon de personnaliser son îlot, d'accueillir son homme.

À chaque arrivée de visiteur/visiteuse, un gardien va chercher le détenu concerné ; les amis, maris, frères, fils arrivent donc un par un, poussant énergiquement la porte. Tous portent bien sûr un pantalon blanc et un t-shirt orange, ici marqué « VP » pour *Visitor's Park*. Ils portent les mêmes au quotidien, mais ici ils se changent dans la pièce derrière la porte ; à la sortie il se changeront à nouveau. Pour s'assurer que rien de l'extérieur ne soit introduit dans la prison.

Et la porte s'ouvre pour la septième fois, et voici John. Il a un beau sourire, clair. Il a l'air si jeune, si jeune !

Manifestement le plaisir est partagé, et la première accolade (« *hug* ») est renforcée d'un *I cannot believe it !* « Je ne peux pas y croire ! », qu'il répètera à quelques reprises. Et ça, cet instant, c'est un moment inoubliable.

Puis nous nous asseyons à notre table et échangeons les banalités d'ouverture : Tu as fait bon voyage ? Combien de temps ça a duré ? Depuis quand es-tu partie ? Qui as-tu vu ? Comment va Tigrou [le chat] ?...

La joie est timide encore.

Mais Dieu du ciel, heureusement qu'Anna-Lena m'avait écrit que les seules choses autorisées à l'intérieur de la prison seraient mon passeport, mes lunettes,

et \$ 50 maximum à chaque visite ! Je n'avais pas compris le pourquoi des 50 dollars mais, heureusement, avant de partir de la maison Ursula m'a expliqué. Cet argent sert à acheter la nourriture, soit aux distributeurs de viennoiseries, soupes en sachets, pizzas, chips, saucisses, gâteaux à la cannelle, biscuits au fromages, Coca-Cola, Pepsi-Cola, diverses boissons gazéifiées et autres délices industriels nord-américains, soit « à la cantine ». À coup sûr, ma consternation aurait été proche de la honte peinée si je n'avais pas pu inviter John à ces agapes en sachets cellophane, composantes vitales des visites.

J'ai d'abord pensé que ce serait au moment du déjeuner, mais vu que nos voisins revenaient du guichet-cantine avec un carton de provisions qu'ils vidaient sur leur table, j'ai dit : « On y va ? » et John a sauté sur ses pieds.

Les allées et venues de tous aux distributeurs et à la cantine se font à un rythme très rapide et, comme une vingtaine de tables sont occupées, les machines risquent d'être vite à sec pour les meilleurs produits – ou saturées de pièces et ne distribueront alors plus rien avant d'avoir été vidées... dans quelques jours.

Le gardien-cantinier est séparé de la salle par une grosse grille qui laisse juste place pour glisser un carton de victuailles. (C'est là que les petites coupures ou la monnaie sont bienvenues.)

Bon, tant de sucre sur les viennoiseries me lève un peu le cœur, mais je sais qui terminera ce que j'ai choisi, donc allons-y.

Je trouve absolument stupéfiant que ces hommes aient faim au point d'absorber tout cela. La force de l'âge ? Compensation ou succédané ? Substitut d'une table conviviale et plaisir de partager son repas ? En tout cas, concrètement, il y a faim.

J'ai pris des nouilles au fromage. Alors, pour préparer des nouilles au fromage : acheter un sachet de nouilles au fromage à préparer, chauffer au micro-ondes le gobelet d'eau prise à la fontaine, verser les nouilles du sachet dans une assiette en carton grande comme la main mais creuse, puis l'eau chaude, couvrir d'une serviette en papier pour laisser gonfler (cuire ?) huit minutes (c'est dit sur le sachet) puis verser sur le tout, en pluie ou en mottions, le fromage couleur saumon d'un autre sachet. Vous voyez qu'il reste de l'eau, les nouilles nageotent « mais c'est pas grave, dit John, comme ça on va pouvoir mélanger le fromage ». Et il mélange.

Pour étoffer sa « pizza » il l'ouvre avec sa carte de détenu (identique à une carte de crédit), en détache la garniture de bacon qu'il découpe en carrés, fait des zigzags de fromage fondu sur le fond, y place les carrés au bacon, appuie, passe la pizza améliorée au micro-ondes.

Dans des témoignages de visites en prison on peut lire des choses comme « nous avons cuisiné ». Je sais maintenant ce que cela veut dire et l'expression me réjouit.

À chaque déplacement à la cantine, aux distributeurs, à la fontaine, ou au four à micro-ondes John me fait signe de l'accompagner. Comme je m'en étonnais un peu (puisque c'est à quatre mètres) il m'explique que comme ça on peut continuer à parler.

En fait j'ai vu un homme « net sur lui », au visage clair, à l'air tranquille, apparemment en bons termes avec ses codétenus – ils font les présentations de/à leur visite, se congratulent, se tapent dans la main, se réjouissent et partagent leur plaisir de la visite.

Et en tout cas, l'impression première se confirme : mon ami de plume a l'air très jeune. Sur son dossier administratif il semble avoir dans les 42/45 ans, la photo reçue au printemps 2012 lui enlevait plusieurs années, mais douze ans plus tard l'homme assis à côté de moi semble avoir dans les 35. Est-ce la mise à l'écart de sa vie d'avant qui le clarifie ainsi ?

Après qu'un gardien ait fait une annonce à voix haute, mouvement général des détenus qui vont se placer dos au mur de la cantine. « C'est pour qu'ils nous comptent » dit John en se levant de la table.

Voilà vingt-huit hommes alignés, dos au mur, semi-plaisantant, tous manifestement de bonne humeur – n'est-ce pas un jour de joie ? Donc un jour à prendre du bon côté ? Certains portent sur leur tenue identifiante une « petite veste » bleu-gris clair, manifestement peu chaude (John a eu froid toute la journée).

Le compte est bon (et le leur ?) et sera transmis à un premier bureau puis à un second où les décomptes de toutes les ailes de la prison sont collectés.

Tant de pages échangées par la Poste, et pourtant tant de questions posées ! Il avait beaucoup envie de m'entendre parler – d'entendre parler ? - et m'a demandé de lui raconter ce voyage décrit dans *Kilma* [mon premier livre publié]. Je l'ai fait, j'ai répondu à ses demandes de détails, et en fait, il voyageait. Le paysage prenait relief et couleurs. Les gens décrits existaient. Il traversait l'Atlantique en voilier-stop, puis le Portugal, l'Espagne et la France en auto-stop, vendangeait près de Cluny, travaillait dans une usine de jeans à Monastir (Tunisie), traversait le Sahara...

À un moment il dit « Il y a 14 tables vides ». En effet, la rumeur était bien affaiblie. Certaines visites sont déjà parties.

Mon ami ne mangera là que la moitié de sa pizza cuisinée maison : un gardien a annoncé « Il reste trois minutes ». Mais tous le savaient, qu'il restait peu de temps, et comme lui sans doute après avoir pris mon poignet pour voir l'heure, disaient « Ohhh ! Le temps vole ! »

Voilà qu'il est 15 h.

\* \* \*

En fait, cette journée m'a semblée complètement déconnectée de la réalité, de la raison pour laquelle ces personnes se retrouvent là. En tout cas, l'atmosphère était vibrante et j'ai senti à chaque îlot l'affection, l'amour.

Il y a donc eu pique-nique en famille ou entre amis, mais ce qui m'a le plus touchée c'est la « promenade au parc des amoureux » Les couples se tiennent par la main, par la taille, par l'épaule, et déambulent entre les rangées de tables comme dans un parc de verdure - sauf qu'ici les seuls arbres sont peints sur le mur du fond pour la photo rituelle et que l'on fait vite demi-tour car les allées sont courtes.

Voir le visage des parents m'a émue, voir Ursula et son mari, nos voisins magnétiquement liés, et ce couple dont la femme mange son homme des yeux... Qu'ils puissent se toucher est vraiment grand bien pour eux.

Ce matin, sur les réverbères, les oiseaux chantaient.  
À 15 h les réverbères ne chantent plus.

\* \* \*



## LE DEUXIEME JOUR :

Dimanche 27 octobre (merci, Autorisation spéciale !)

Déposée à 8 h 15 à la grille à gros barreaux. Cinq personnes sont déjà là, dont une qui me reconnaît d'hier et répond très aimablement à mon salut.

Procédure identique à celle d'hier, mais plus rapide puisque je suis désormais enregistrée et ai un numéro.

Ah, zut, j'ai 60 dollars et la limite est 50. « Retournez mettre les 10 en trop dans la voiture ! » « Mais la voiture n'est plus là, on m'a amenée. » « Ah... Alors.... » Mais une femme qui va aussi au Couloir me propose de garder le billet en trop jusqu'à 15 h. Merci.

Dans cette pièce, deux gardiennes se tenaient debout et un gardien assis, de faction pour les enregistrements. Tous portaient des gants de latex, et d'autres gants étaient posés sur le bureau mais ouf, il n'y a pas eu de fouille pour moi, juste un palper décent. Puis mêmes étapes et itinéraire qu'hier.

Table 4.

Je retrouve aux toilettes la jeune femme qui garde mes 10 dollars et qui tremblait de froid dehors. Elle est très embêtée car elle frisotte ; pour les raidir elle tire sur les cheveux de sa frange après les avoir mouillés. Femme coquette.

Après dix minutes John est là. Nous sommes très contents, et à peine assis nous nous levons pour aller aux distributeurs (cela s'appelle « assurer ».)

Personnellement j'aimerais un thé car il fait froid, donc : la cantine, la fontaine, et le four à micro-ondes, viennoiseries, puis « à table ».

Assez vite les 25 tables (une par détenu) sont des îlots animés, articulés autour du t-shirt orange.

Il dit très vite qu'il aimerait la suite de l'histoire d'hier (*Kilma*). « Tu te trouvais alors à la porte du désert, et après, qu'est-ce qui se passe ?

- Ah mais non, moi j'ai parlé hier ! Aujourd'hui, mon vieux, c'est toi ! »

Et il parle alors de là où il en est pour son procès.

Je demande si le fait qu'il se soit manifestement « amendé » et que de toute évidence il n'est plus le même homme peut jouer en sa faveur, mais voir les choses ainsi est plutôt naïf. Cela ne marche pas comme ça, dit-il. Les seuls points qui pourraient être retenus à son avantage sont des erreurs tactiques, de procédure, l'une du premier avocat, l'autre d'un juge. On ne fait pas dans le sentiment, dans le monde de la justice. De la Justice ?

Mon cœur frappe à coups sourds.

« Allons acheter une pizza et de la saucisse », dit-il. Et la même chirurgie culinaire qu'hier commence, avec l'ajout du jour : des rondelles de saucisse posées sur le dessus avec des rondelles brunes qui augmentent l'épaisseur.

Et hop, zigzags de cheddar fondu. Et hop, au micro-ondes. Et hop, dégustation par l'invité. Moi je mange ce qui aurait dû (pu ?) être une soupe de nouilles avec un petit sachet d'épices, dont il ne veut certainement pas parce que, pour lui, c'est ça tous les jours. En fait ce n'est pas une soupe mais un bol de nouilles. Hier j'ai vu Ursula manger la même soupe et je me suis demandé pourquoi le contenu de sa cuiller (en plastique) dégoulinait comme ça. Aujourd'hui j'ai la réponse : de même qu'il existe des fourches, des bûches, et des fourches-bûches, il existe des fourchettes, des cuillers, et des fourchettes qui remplissent le rôle de cuillers, et en prison on ne voit que ces dernières (en plastique).

Les seuls fruits disponibles sont des cocktails de fruits et des pêches au sirop. Vendu : je prends (*nous* prenons, car nous faisons les courses ensemble) les fruits, et des biscuits à la cannelle pour manger avec les pêches au sirop. Tous ces aliments tellement sucrés... Mais le sucre réduit l'agressivité - infantilise, en quelque sorte.

John raconte sa famille, son enfance, son adolescence - ce qu'il m'avait dit dans ses lettres mais maintenant l'enfant John a un regard. Il explique aussi ses tatouages, car en fait la peau de ses deux bras est comme un tissu imprimé de bleu foncé avec peu de territoire vierge.

Revenant sur les diverses procédures, je lui dis que je trouve terrible son dossier visible sur Internet (il suffit de connaître son nom de famille, que je ne donne jamais). Il raconte alors « *That Night* » « *That Terrible Night* » « Cette nuit-là, cette terrible nuit-là ». Je me dis que de retour chez moi je relirai son dossier, mais cela ne change rien du tout pour moi.

Quand il demande ce que je vais faire en rentrant chez Ursula, je dis « manger cinq pommes ? » - il n'y a pas besoin d'expliquer, et il rit. Moi je trouve pitoyable que cette nourriture soit leur ordinaire.

Il est 14 h 55.

Ne rate pas l'avion vendredi ! dit-il, puisque je vais à Montréal et en reviens vendredi prochain pour la visite de samedi.

\* \* \*

Le soir de mon retour Ursula me montre une lettre de la Cour fédérale de Floride, en lien avec le *Timely Justice Act* qui accélère le processus de la peine de mort. La liste porte 132 noms, sans compter la quinzaine de condamnés concernés de très près puisque leur sort va être « réglé » sous peu.

Eh bien, je me demande : Comment peut-on vivre – sans parler de dormir – quand on a signé un tel document ?

\* \* \*



## **LE TROISIEME JOUR :**

Il est 9 h – 10. Dans le parc des visites – table 7 à nouveau.

Le mari d’Ursula arrive le premier (avant John, je veux dire) ; très souriant. Ils sont à nouveau à la table voisine. Je continue de lire les « informations aux visiteurs » affichées au mur, et un mouvement sur ma gauche me fait me tourner. John est là, souriant et faisant signe que je sorte du coin où je suis « *Come here, come here ! Viens là, viens là !* » pour que l’on puisse se prendre dans les bras.

Le document vu avec Ursula, John dit le connaître. Nous en parlons dans l’après-midi, quand il reprend pour les clarifier les différentes étapes passées et à venir de son procès. Où il apparaît que, finalement, peu importe ce qui s’est passé avant l’étape de l’audience pour demander la grâce (*Clemency Hearing*), c’est la clémence ou le refus de la clémence qui décide de la suite. Ai-je vraiment bien compris ? Et si la clémence est refusée, alors le gouverneur doit signer l’ordre d’exécution dans les 30 jours. Suite à quoi l’exécution a lieu dans les 120 jours.

Grands dieux, grands dieux, userez-vous de votre propre clémence ? Certains hommes attendent ici depuis deux ans, d’autres trois, la date de l’audience pour la demande de grâce.

À peine assis – vraiment à peine ! – nous nous relevons pour aller à la source : les distributeurs. Aujourd’hui encore John a fait cadeau de son petit déjeuner à son pote voisin de cellule et je suis contente qu’il ait cette satisfaction de manger. (Un côté maternel ?)

Serais-je la seule à ne pas avoir pensé à ce point des 50 dollars ?

John a voulu tout savoir de ma virée à Montréal, de ce que j’avais fait en le quittant dimanche dernier et tous les jours suivants, des allers-retours en avion ces derniers jours, de ma nuit en aventurière seule dans l’aéroport de Chicago O’Hare... Il me fait penser à un lecteur de bande dessinée décortiquant chaque case avant de passer à la suivante. Et c’est parfait.

Les gardiens du parc font tranquillement leur ronde – mais aucun doute qu’ils interviendraient efficacement et sans délai si besoin était !

Pendant le deuxième passage pour le micro-ondes John me dit d’un air tendu qu’il veut revenir sur ce qui est dit dans son dossier, surtout pour « cette nuit-là », la nuit du drame – comme il la désigne aussi. Manifestement il a besoin d’en parler – et avec qui d’autre peut-il en parler, hormis son avocate ? Quand je dis « Mais pourquoi on reste plantés près du four à micro-ondes et qu’on ne

retourne pas à la table ? » il dit qu'ici c'est plus discret. Bon, d'accord, et donc je l'écoute. Je l'écoute et imagine le poids de l'histoire.

J'écoute, je pose des questions pour comprendre... mais est-ce utile pour moi d'analyser ou d'évaluer ? Non. Cela ne changerait rien. De plus ce n'est pas mon rôle. Je ne suis ni juge ni *son* juge et je reste sur « moi je suis en relation avec l'homme de 2011, pas celui de 2001 ».

De toute façon, l'homme de 2001, où est-il maintenant ?

Il me repasse la parole, demande pourquoi j'ai quitté le Canada, pourquoi je suis allée vivre à Kerkennah [archipel tunisien sujet d'un autre livre]. Je raconte. Il demande toujours « et après ? » *And then ?*

Près de moi est assis un homme qui depuis plus de 12 ans connaît le monde extérieur, le dehors, par la télévision, les journaux, ou ce qu'on lui écrit ou lui en dit lors des visites. Et aujourd'hui c'est moi. C'est clair qu'à défaut d'ouvrir la cage aux oiseaux on peut faire entrer l'expérience humaine en ce lieu. Ici et maintenant, l'expérience humaine est mon propre vécu. Jusqu'aux limites que je pose.

Et voilà l'heure qui passe sans même s'arrêter ; le cantinier a baissé le rideau métallique de sa boutique à barreaux, des amoureux se promènent, nos voisins sont dans une très longue embrassade, bien serrés, Ursula et son mari sont enlacés, de son bras gauche un père serre sa fille rondouillette et sa femme de son bras droit, les gardiens déambulent (ils ont à nouveau compté les détenus dans l'après-midi – ils étaient tous là), deux jeunes enfants courent, un autre pleure à chaudes larmes. J'ai mal au ventre.

Il demande quand je reviens en décembre et rit (on est en novembre). Dit qu'il ne pouvait franchement pas croire que j'allais venir de France pour le voir, qu'il s'est inquiété au cas où je rate un des avions en revenant de Montréal hier, me donne les dates des longs week-ends en 2014 (l'un est fin mai). Et vient le temps de la séparation. Nous nous enlaçons serrés et je vais vers la sortie. Peu après des cris jaillissent du fond de la salle : j'ai oublié ma veste ! Tout le monde rit un bon coup, ça détend.

Dehors le ciel est bleu, l'air agréable.

\* \* \*

Ce qui m'a le plus étonnée, car c'était totalement inattendu pour moi, c'est l'atmosphère de la salle de visite, pour chacun de ces trois jours. En fait c'était superbe. (Faire la queue au micro-ondes était beaucoup plus humain et animé qu'à mon bureau de poste !) On peut cependant penser que cette atmosphère quasi bon-enfant est autant un talisman qu'un délestage, et la contrepartie des moments de détresse, de tristesse, de solitude, ou de colère quand seuls dans leurs « cages ».

Ne lâchons pas nos stylos !

\* \* \*

À plusieurs reprises au cours de ces journées je me suis dit qu'il n'était ni envisageable ni acceptable que des humains soient froidement mis à mort, d'autant que les alternatives existent.

Et donc ?????

John m'a dit qu'il y avait 145 hommes avant lui. *Miserere !*

Sur l'écusson de cette institution pénitentiaire – *Union correctionnal Institution* – on lit *WE DON'T WALK ALONE*. « Nous ne marchons pas seuls ». Je me demande quelle interprétation il convient de donner, car il peut y en avoir plusieurs, mais cela m'a rappelé *Dead Man Walking*, “La Dernière Marche”.

Dignes sont les États et pays abolitionnistes.

\* \* \* \* \*

[mariam.brulon@orange.fr](mailto:mariam.brulon@orange.fr) (pour coordonnées d'hébergement à Starke)

\* \* \* \* \*